

Lettre à Sabine,

Tandis que sévit l'implacable COVID
Que nos villes apeurées une à une se vident
Que les gens se terrent et se confinent
J'ai préféré filer tout droit en Argentine !

Maintenant, chère Sabine, tu sais à quoi j'ai passé mon temps ces jours derniers et pourquoi je suis resté sans donner de nouvelles. L'Argentine ! impossible vas-tu me dire avec la COVID ? pourtant si, sur un coup de tête et de cœur. Bien m'en a pris car vois-tu, depuis trois jours, c'est simple : je vais de surprises en surprises tant il y a de trésors naturels, culturels et humains à découvrir. Je t'explique...

Par où commencer ? d'abord par cette promenade inoubliable dans le parc naturel national d'Iguazù que je viens de faire. Tu connais mon goût pour la nature : ici ce n'est pas la Loire et les Bertranges, mais la forêt tropicale humide au sein de laquelle s'écoule nonchalamment le fleuve Iguazù. On m'a dit que plus de 2 400 plantes sont à découvrir et tout spécialement l'érythrine corail, emblème de l'Argentine. C'est un arbuste flamboyant de 3 à 5 mètres de haut produisant à profusion des grappes de fleurs dans un dégradé de rouge à l'effet saisissant.

Étant parti par un chemin forestier, presque seul en cette heure très matinale, cela m'a permis d'apercevoir des perroquets et même un toucan ! Soudain, mon attention s'est trouvée petit à petit captée par un bruit insolite. En avançant, cela s'amplifie et fait comme un rugissement sans fin. Non loin, la forêt semble déboucher sur une vaste zone dégagée. Il y a de plus en plus de monde. Bientôt, je suis entouré par une foule de touristes visiblement excitée par la perspective de découvrir l'attraction passant pour la plus spectaculaire de la région, voire du pays. N'ayant pas d'autres choix, je me laisse emporter par le flux bigarré des visiteurs. J'entends des bribes de conversations dans différentes langues inconnues jusqu'au moment où semble-t-il personne ne trouve de mots pour qualifier ce qu'il voit. Ce ne sont plus que cris et exclamations de stupéfaction hurlés pour tenter de se faire entendre par-dessus le fracas assourdissant et ininterrompu.

Nous empruntons une passerelle enjambant le colossal fleuve nous permettant d'avoir une vue panoramique. Ici, le fleuve pris d'une irrésistible fureur, déverse, m'a-t-on dit, 1800 mètres cubes d'eau à la seconde, alimentant 275 cascades ! Les volutes d'eau soulevées à leurs pieds dessinent un arc en ciel dont la placide présence rend la violence des eaux encore plus impressionnante avant de retrouver leur équanimité. Les cascades de l'Iguazù totalement ancrées dans la nature n'ont rien à envier aux très citadines chutes du Niagara me disais-je, oubliant mon casse-croûte et l'heure, pénétré d'une si intense beauté. Au retour, encore plein de toutes les images de cette randonnée, j'ai vu dans ce passage si soudain du calme à l'impétuosité comme une sorte de symbole, reflet de la population argentine si chaleureuse, prompte à chanter et danser mais capable aussi de déchaîner le chaos. Je dis ça car à mon arrivée, j'ai commencé par faire un tour dans Buenos Aires et devant la Casa Rosada, là où se trouve le siège du gouvernement, je suis tombé sur la manifestation des mères qui ne cessent

de réclamer des nouvelles de leurs fils disparus pendant la dictature militaire. Tu te rends compte, elles viennent chaque jeudi depuis 1977 brandissant, inconsolables, des photos de leurs chers disparus ! j'en suis encore bouleversé mais aussi perplexe de voir cette marche silencieuse signalée dans tous les guides parmi les curiosités touristiques : cela aide-t-il à faire avancer leur cause ?

Pourtant mon impression première demeure : les Argentins sont réellement un peuple chaleureux. D'ailleurs, tu sais c'est facile de s'en rendre compte. Tiens, par exemple, il y a les restaurants clandestins : les « portas cerradas », les portes fermées en français, qui sont tenus par des particuliers. Ce sont des sortes de tables d'hôtes et tu te retrouves pratiquement en famille. La crise économique les a fait naître et c'est aujourd'hui une bonne occasion de découvrir à la fois les gens et la cuisine locale !

Et puis bien-sûr, il y a le tango ! Il a son quartier à San Telmo. Là, à peine arrivé, je suis fasciné en particulier par un couple, tous deux vêtus de noir, en train de danser. La femme porte une jupe largement fendue sur le côté. Ils semblent habités par la grâce des oiseaux dans cette sorte de parade de séduction qu'est le tango. Ils paraissent tout d'abord hésiter, tandis que la musique accentue sa rythmique saccadée. Un deux ! Un deux trois ! Ils restent un moment sur place, hésitant, d'un coup s'élancent, élan vite maîtrisé. Le corps de la femme dans des figures sophistiquées semble parfois pouvoir s'émanciper mais est vite repris et savamment dirigé. Se fait alors sentir la marque d'un machisme endémique, contrôlé mais réel. L'homme aux commandes magnifie le corps de la femme mais, par ailleurs, ne le laisse pas libre. Un rituel semble se poursuivre imposant sur l'instant des règles, à peine suivies, aussitôt abandonnées. La brutalité contenue d'un geste est esquivée par une sensuelle caresse, elle-même à peine esquissée. Cette retenue confère une élégance et un raffinement en contrepoint de l'incessante et obsédante incitation au déchaînement passionnel de la musique. La danse achevée, les partenaires se séparent. Dignes ils garderont pour eux l'intensité de ce voyage émotionnel, essence du tango argentin !

Exubérance contenue ici, débridée ailleurs, comme le décor de la salle du « Teatro Colòn », orgueil national à juste titre ; cet écrin de six étages de loges dorées à profusion rivalise avec les plus beaux opéras d'Europe.

J'en ai conscience, il manque à mon récit l'évocation de cette ambiance particulière, comparable à l'effervescence espagnole s'emparant des villes lorsqu'au printemps il fait si bon vivre le soir à l'heure tardive du souper. Pour comprendre un pays, ses contrastes, il faut aller sur place, à la rencontre des gens sans qui on ne peut comprendre même les paysages.

Hélas la COVID danse aussi le tango et j'ai fait du tourisme à distance, pas du présentiel ! Ce que tu viens de lire, je l'ai puisé aux sources Internet. C'est un rêve et le souhaite contagieux !

Mon voyage, certes, ne fut que numérique
Pour garder le moral, il me fut bénéfique !
J'achève cette lettre en te tendant la main
Repartons dès demain fouler les grands chemins !